Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
1er REGIMENT D'INFANTERIE 3e BATAILLON JMO 1939-1940	**Infanterie 1939-1945**
Auteur :	Origine : **SHD**
Référence : **34 N 39**	Transcripteur : **MF.R** Date : **2014**

Ancestramil

J. M. O. DU 3e BATAILLON DU 1er REGIMENT D'INFANTERIE

1939-1940

SITUATION – Les effectifs sont complets. L'armement moderne et complet. Au départ, les camions réquisitionnés sont anciens et hétéroclites. Ils seront remplacés fin 1939 par des Renault neufs d'un modèle unique.

OFFICIERS : Cinq de carrière, le chef de bataillon, un capitaine, deux sous-lieutenant, un médecin-lieutenant.

SOUS-OFFICIERS : de carrière et excellents, plus six réservistes.

TROUPE : 2/3 active, 1/3 libérés depuis un an. Hommes originaires pour la plupart du Nord et du Pas-de-Calais. 1/10e sont Français de fraîche date (Polonais ou Tchèques).

22 AOUT 1939

La 1re division d'infanterie (1e - 43e et 110e d'infanterie) qui séjourne au camp de Mourmelon depuis deux semaines, est alertée. Le bataillon est ramené dans sa garnison de Cambrai.

23 AOUT

Mise sur pied de l'échelon A. Tous les officiers, sauf deux, quittent le bataillon pour encadrer de nouvelles formations. C'est l'organisation de la désorganisation.

24 AOUT 1939

A 12 h 30, départ pour Abancourt, à l'ouest de Cambrai.

27 AOUT 1939

Retour à Cambrai où le bataillon embarque sur voie ferrée. Il débarque à Curgies à l'ouest de Valenciennes à 18 h 30 et se rend à pied à Maresches où il arrive à 20 heures. Le poste de commandement du régiment est à Villers-Pol.

1er SEPTEMBRE 1939

Le bataillon est complété par l'échelon B. Il reçoit notamment trois capitaines âgés de 40 ans environ, dont un notaire et les deux autres instituteurs. Ils seront renvoyés à l'intérieur en février 1940 et remplacés par un capitaine ancien venu du 110e R.I., un capitaine à titre temporaire et un lieutenant venu du 1er bataillon, tous les trois de carrière.

10 SEPTEMBRE 1939

Départ de Maresches à 19 h pour Béthencourt près Caudry où nous arrivons à 1 heure, après une marche de nuit sans incident.

Ancestrami

16 SEPTEMBRE 1939

Départ de Béthencourt à 7 heures pour Bruyères, près de Laon, où nous arrivons à 13 heures. Transport par bus parisiens sans incident si ce n'est que les camions de réquisition vétustes amènent des à-coups et des allongements de la colonne.

17 SEPTEMBRE

Départ de Bruyères à 6 h 45 pour Possesse près de Vitry-le-François où nous arrivons à 13 h 15. Transport par bus parisiens.

3 OCTOBRE 1939

Départ de Possesse à 8 heures pour Baye au sud d'Epernay où nous arrivons à 17 h 30. Transport par bus, à-coups nombreux, pannes. Il semble que l'on ne sache plus régler le mouvement d'une colonne autos.

5 NOVEMBRE 1939

Départ de Baye à sept heures pour Hainvillier, près de Montdidier dans la Somme, où nous arrivons à 14 heures. Transport auto. Mêmes remarques que pour les transports précédents.

7 NOVEMBRE 1939

Départ d'Hainvillier pour Conchy-les-Pots.

14 JANVIER 1940

A 18 h 30 – Alerte – Le bataillon doit être prêt à 0 heure.

15 JANVIER 1940

Départ à 7 h 15 pour Bantigny, près de Cambrai, où nous arrivons à 11 h 30 – Le froid est très vif. Le sol est couvert de neige. Les capitaines, dans leurs side-cars sont frigorifiés. Le mouvement, cependant, se fait dans de bonnes conditions. C'est que nous sommes débarrassés des camions de réquisition, remplacés par des Renault neufs.
Vers 19 heures, un camion de munitions explose à la suite d'une imprudence de son conducteur. Il n'y a pas de victime.

18 JANVIER 1940

Départ de Bantigny à 10 heures pour retour à Conchy-les-Pots où nous arrivons à 14 heures. Allure très régulière de la colonne.

8 AVRIL 1940

Départ à 12 heures pour Sissonne où le bataillon doit exécuter une manœuvre avec chars devant des officiers étrangers et les officiers du cours d'état-major de Compiègne. Nous cantonnons à Aizelles où nous arrivons à 16 h 30.

Ancestrami

9 AVRIL 1940

Manœuvre à Sissonne…. Alerte à 18 heures pour Conchy-les-Pots où nous arrivons à 3 h 30. Voyage de nuit, feux éteints, très rapide dans ces conditions. La colonne est précédée de motocyclistes qui jalonnent l'itinéraire. Invasion du Danemark et de la Norvège.

10 MAI 1940

ALERTE A SEPT HEURES – le bataillon va enfin combattre. Il est prêt. Il n'a pas perdu son temps pendant ces mois. L'instruction y a été poussée activement, aussi bien celle des hommes que celles des cadres. Il y avait notamment chaque semaine une manœuvre de bataillon ou de régiment, une manœuvre de nuit, un tir à la cible, une marche sur route, de e25 kms environ, avec chargement complet. Deux manœuvres de bataillon furent exécutées à Sissone devant les généraux, une autre avec chars et aviation fut exécutée près de Conchy devant le général d'armée **TOUCHON**. Les mitrailleuses Oerlickon de D.C.A. ont été testées sur manches remorquées par avion. La manœuvre Dyle envisagée depuis longtemps a été répétée à l'échelon division sur un terrain comparable. Le moral n'a pas été négligé. Le chef de bataillon s'est efforcé de développer l'esprit offensif de tous, d'affirmer la volonté de vaincre. Un jeune prêtre, soldat-brancardier s'est occupé avec zèle du côté spirituel. Pendant les heures de détente indispensables, une salle avec T.S.F. était à la disposition du bataillon, une troupe théâtrale donnait des représentations les dimanches où il n'y avait pas compétition sportive avec les Anglais, nos voisins de Tilloloy.
C'est donc un bataillon bien préparé qui va entrer dans la bataille. Tous sont impatients de combattre, personne ne doute de la Victoire.

Toutefois, les effectifs complets au départ ne le sont plus. Quatre-vingt affectés spéciaux ont été retirés du bataillon. Ils ne seront jamais remplacés. En outre, un certain nombre de permissionnaires sont dans leurs familles.
Quoiqu'il en soit, c'est un beau bataillon qui part à la bataille. Les hommes sont jeunes, vigoureux, disciplinés, ardents.

Nous embarquons dans les bus parisiens à 22 h 30 pour Gouzeaucourt.

11 MAI 1940

Arrivée à Gouzeaucourt à 4 heures. Le bataillon devait rester la journée dans ce village, mais en raison des évènements il est alerté et son départ est avancé. C'est à 17 heurs qu'il quittera Gouzeaucourt.
A 18 heures, la colonne est à l'entrée de Cambrai où elle est arrêtée de nouveau à Escaudoeuvres d'où nous ne partons qu'à 22 heures – ceci pour laisser une colonne de voitures sanitaires s'écouler. Il aurait donc mieux valu laisser nos hommes se reposer comme prévu à Gouzeaucourt et partir à la tombée du jour. On aurait évité ces longs arrêts si pénibles.
A 24 heures, nous traversons Valenciennes au moment où l'aviation allemande bombarde la ville. Une bombe incendiaire tombe à 200 mètres de ma voiture au moment où j'arrive à la Pyramide Dampierre. La colonne s'arrête quelques minutes pour laisser passer l'orage.

12 MAI 1940

Nous traversons Nivelles (Belgique) à l'aube. Des maisons bombardées peu avant brûlent. Nous croisons les premiers réfugiés civils.

Ancestrami

A 5 heures, nous débarquons à Henripont. Dès l'arrivée, je suis appelé avec mes capitaines au P.C. de la division où je reçois l'ordre de rejoindre mon colonel à Beaurieux près de Court-St-Etienne (Brabant).
Je trouve là un chef très ému qui me dit "La situation est mauvaise, les Belges n'ont pas tenu le canal Albert comme le général **GAMELIN** y comptait. Ils sont en déroute et nous avons l'ordre d'arrêter les fuyards pour les incorporer dans nos rangs"… Devant cette situation, le général a pensé un instant nous arrêter sur la ligne fortifiée du nord mais il était trop tard, le mouvement était trop avancé. Et puis, il y avait des parachutistes, j'en ai vus. Il me donne ensuite les limites du quartier que j'aurai à défendre.

Le bataillon, en liaison à droite avec le 1er bataillon du 1er R.I. (commandant **Le COULTEUX**) – à gauche avec la 2e D.I.N.A. (division d'infanterie Nord Africaine) du général **DAME**, qui n'est pas encore arrivée, tiendra la Grange à la Dîme avec une compagnie. Une autre compagnie organisera et tiendra un point d'appui intermédiaire dans les carrières en arrière de cette ferme. La troisième compagnie sera à la voie ferrée Namur-Bruxelles qui, soit fortement en talus ou fortement encaissée, constitue un bon obstacle antichars.
A peine la reconnaissance est-elle commencée, qu'elle est survolée par une escadre puissante d'avions ennemis à haute altitude. Les appareils scintillent dans le ciel magnifiquement bleu. Nous nous camouflons dans des buissons. Cette escadre passe mais nous l'entendons, peu après, bombarder dans la région de Gembloux.
Dans la soirée, le bataillon arrive à pied, quelque peu en désordre, jeunes cadres et hommes paraissent ne pas avoir conscience qu'ils sont en guerre. Le chef de bataillon réagit vigoureusement et invite les civils encore là à partir. Il n'y a en effet entre nous et le Boche que la 3e division légère mécanique, qui se sacrifie sur un front de 60 kilomètres pour nous gagner quelque répit.

Dès son arrivée, le bataillon relève les éléments du 1er bataillon partis en avant-garde le 10 au matin et venus sans arrêt jusqu'ici. L'organisation commence aussitôt et elle se poursuivra sans interruption nuit et jour.

13 MAI 1940

A la suite d'une reconnaissance faite dans la matinée par le général commandant notre division (1ère D.I.M.) la position est modifiée. C'est la voie ferrée Namur-Bruxelles qui constituera la ligne de résistance principale. En avant de cette ligne et notamment à La Grange de la Dîme, il n'y aura que des motocyclistes chargés d'une résistance temporaire.
Dès notification de ce changement, le chef de bataillon fait une reconnaissance détaillée de son quartier, établit son plan de feux et vérifie soigneusement l'emplacement des armes lourdes, leurs directions de tir. Il donne l'ordre de ne pas tirer prématurément sur les reconnaissances ennemies, de les laisser approcher au plus près pour les capturer ou les détruire.
Il prescrit de ne tirer sur les attaques caractérisées que lorsque ces dernières seront arrivées à 200 mètres. Il interdit de tirer sur les avions d'observation.
Cette nouvelle position a l'avantage d'opposer à l'ennemi un obstacle infranchissable aux chars : la voie ferrée, précédée en outre par des carrières de sable. Des passages en-dessous et un passage en-dessus la traversent. Le chef de bataillon les fait obstruer solidement.

Les vues en avant sont médiocres. Le terrain offre des cheminements à l'infanterie ennemie. C'est pourquoi le chef de bataillon fait occuper, en avant mais tout près, deux mamelons boisés qui la dominent. De ces mamelons les vues s'étendent jusqu'à la Grange à la Dîme.
En arrière de la voie ferrée et masqué par cette dernière, coule un ruisselet. Le chef de bataillon en fait renforcer les rives par des abattis. Il sera tenu par les éléments de soutien.
Le P.C. du bataillon, fixé la veille à l'un des passages en-dessous, est reporté à Beaurieux. Il est installé dans une maison complètement masquée par le talus de la voie ferrée, seul le toit émerge, une tuile en sera retirée et, du grenier où sera installé l'observatoire, le chef de bataillon aura des vues très étendues sur son quartier, sur les quartiers voisins et cela jusqu'à la Grange à la Dîme et au-delà.
Le P.C. est relié par téléphone avec les compagnies, le régiment, l'artillerie (15e R.A.D.) dont le groupe n'est qu'à une centaine de mètres derrière nous. Il dispose d'un poste émetteur-récepteur de T.S.F. mais il sera interdit de l'utiliser. Enfin, il y a des chiens de liaison récupérés à Conchy-les-Pots, ils rendront des services, et deux pigeons.
Le front à tenir est d'environ mille mètres avec deux compagnies renforcées par les mitrailleuses du bataillon, quatre canons antichars de 25, quatre mortiers de 81, deux mitrailleuses Oerlickon contre avions et chars légers.
La 3e compagnie du bataillon a été retirée pour passer aux ordres directs du colonel qui l'emploiera à la défense des lisières de Court-St-Etienne.
Telle que, la position est forte et la voie ferrée bien défendue, mais c'est une défense linéaire, sans profondeur, il n'y a aucune réserve derrière, ni loin, ni près.

14 MAI 1940

Les travaux continuent. Les trous individuels sont reliés entre eux – des fils barbelés placés, des mines posées notamment en avant des passages en-dessous et sur les rives du ruisseau. C'est donc à une position cohérente et semi-organisée que l'ennemi se heurtera. Nous sommes bien résolus à tenir coûte que coûte.
Dans l'après-midi, la 3e D.L.M. chargée de contenir l'ennemi devant nous, se replie derrière nous. Elle est épuisée et ses pertes en engins et en hommes sont lourdes.
Dorénavant, il n'y a plus rien entre nous et le Boche.
Dans la soirée, la 2e D.I.N.A. arrive, venue de France à pied. Ses hommes sont épuisés. Le chef de bataillon entre en relation avec son voisin et lui propose d'installer un poste fixe de liaison à la jonction des deux bataillons. Ce sera fait comme cela a déjà été fait à droite.
La nuit est calme mais quelques coups de feu tirés aux avant-postes annoncent que l'ennemi est proche.

15 MAI 1940

A l'aube, l'ennemi attaque la Grange à la Dîme. La ferme brûle comme une torche. Les motocyclistes se replient comme ils en avaient l'ordre, perdant cependant quelques prisonniers.

Simultanément des stukas piquent en sifflant sur nos positions et lâchent leurs bombes. C'est plus impressionnant que dangereux sur des hommes abrités même sommairement. L'artillerie ennemie se met de la partie. On distingue des canons auto-moteurs. Les premiers blessés arrivent au poste de secours situé dans une cave près du P.C. bataillon. Le moral reste très élevé. Sur la demande du chef de bataillon, notre artillerie, 75 et 105, bombarde les abords de la Grange à la Dîme et les lisières des bois voisins.

Ancestrame

Bientôt, l'infanterie ennemie cherche à s'infiltrer notamment à gauche, vers la jonction du bataillon avec la D.I.N.A. Comme il a été prescrit, on laisse des reconnaissances approcher jusqu'au contact. On tue les assaillants ou on les capture. Un fusil-mitrailleur du P.A. avancé de gauche s'étant enrayé, l'ennemi s'en empare mais nos grenadiers sautent dessus, récupèrent le F.M. et exterminent les Allemands. Le chef de bataillon félicite vivement l'adjudant-chef **CADET** qui commande cette section.

A gauche, les tirailleurs, sans raison apparente, abandonnent la voie ferrée pour occuper à 200 mètres environ à l'ouest, la lisière d'un bois. Le poste mixte de liaison assure cependant la continuité du front de ce côté que le chef de bataillon a renforcé de ses canons de 25.

Les vagues de stukas se succèdent, l'artillerie ennemie ne cesse pas, son infanterie cherche toujours à pénétrer dans nos lignes. Elle est clouée sur place par nos 75 et nos mitrailleuses. Cependant toutes nos liaisons téléphoniques sont coupées. Les coureurs et les chiens suppléent. Un des pigeons est lâché.

Vers 18 heures, à la suite d'une rumeur venue de droite, la section **CHERBRANT** lâche le P.A. avancé qu'elle tenait à droite. Le chef de bataillon réagit énergiquement, monte une contre-attaque avec appui d'artillerie pour reprendre le P.A. Inutile, les paroles du commandant ont suffi pour que, de lui-même, **CHERBRANT** reprenne son P.A. que l'ennemi n'avait d'ailleurs jamais occupé. Le malheureux y sera tué par un obus quelques minutes plus tard. Il était avoué à Montreuil, marié depuis peu et père d'un enfant.

Dans la soirée le calme revient. L'ennemi a complètement disparu. Nos positions ont été intégralement maintenues. Sans doute avons-nous quelques pertes : une dizaine de tués, dont un officier, le lieutenant **CHERBRANT** et un sous-officier Gabriel **WAROQUET**, marié et père de famille, habitant Cambrai. En outre, nous avons des blessés mais l'ennemi a laissé entre nos mains des prisonniers et ses pertes nous paraissent lourdes si l'on en juge par les mouvements de ses voitures sanitaires vers la Grange à la Dîme et le bois voisin. Le chef de bataillon est satisfait, des hommes ont bien supporté le baptême du feu. Leur moral est plus élevé que jamais. Le travail effectué à Conchy-les-Pots a porté ses fruits. Une seule ombre au tableau : nos Morts. Chose inquiétante, on n'a pas vu un seul avion de chez nous.

Le chef de bataillon qui s'attend au redoublement de la bataille pour le lendemain, donne ses ordres : 1/3 de l'effectif veillera, 1/3 travaillera, 1/3 se reposera. Il fait constituer des dépôts de munitions près des armes lourdes en faisant décharger son échelon (voiturettes et chenillettes). Il renvoie ces véhicules dont il n'a que faire, derrière son dos au train de combat régimentaire. Elles s'y rechargeront et se tiendront prêtes à venir au premier appel du chef de bataillon.

Cet ordre est à peine donné, qu'à 20 h 30, à son grand étonnement, le chef de bataillon reçoit l'ordre suivant :

"Le régiment décrochera à la tombée du jour pour occuper une nouvelle position derrière Court-St-Etienne. Le mouvement commencera par la gauche à 21 h 30 : le 3^{e} bataillon – sa droite à la voie ferrée de Nivelles, en liaison avec le 1er bataillon en un point marqué par l'aspirant **DEVIS** que je place moi-même – sa gauche à Wisterzee en liaison avec la 2^{e} D.I.N.A. Je vous rends votre 9^{e} compagnie que je place moi-même à gauche…. "

Le chef de bataillon transmet aussitôt l'ordre suivant à ses compagnies : le bataillon décrochera à la tombée du jour 21 h 30 pour occuper une nouvelle position derrière Court-St-Etienne. Le mouvement commencera par la droite, 11^{e} compagnie, itinéraire : Beaurieux, lisière sud de Court-St-Etienne, jusqu'à la voie ferrée de Nivelles où elle recherchera la liaison avec le 1er bataillon en un point marqué par l'aspirant **DEVIS**. 10^{e} compagnie : itinéraire

Court-St-Etienne jusqu'à la voie ferrée de Nivelles. Elle recherchera la liaison à droite avec la 11e compagnie et à gauche avec la 9e compagnie. Poste de commandement du bataillon sur la route de Nivelles à 400 mètres environ derrière la voie ferrée.

Cet ordre donné et arrivé aux compagnies, le chef de bataillon et la section de commandement partent au nouveau P.C. à déterminer car il n'a pas été fixé par le colonel **CURNIER**. En cours de route il reçoit des coups de feu, tirés sans doute par des parachutistes. Il arrive à une batterie de 105 que les servants, faute de tracteur, s'efforcent vainement à retirer. Parvenu à la voie ferrée, il cherche un P.C. et le trouve derrière une contre-pente dont la crête servira d'observatoire.

Le chef de bataillon retourne à la voie ferrée pour y voir ses compagnies. A son grand étonnement, il y trouve sa 9e compagnie rassemblée sans son capitaine. L'officier qui se trouve là déclare : les Allemands sont à Wisterzee, nous n'y avons pas trouvé la D.I.N.A. La 11e compagnie, à droite, n'a pas d'avantage trouvé l'aspirant **DEVIS** et le 1er bataillon. Ainsi le bataillon est isolé, il ignore où est son artillerie, où est le colonel **CURNIER**. Le chef de bataillon est perplexe, il lui faut trouver le colonel pour lui rendre compte de la situation. Il saute dans un side-car et part à la recherche du chef de corps qu'il espère trouver sur la route de Nivelles. Sur cette route, il rencontre par hasard le lieutenant-colonel **WELSCHINGER**, chef d'état-major de la division, qui le renseigne et lui dit "votre colonel est à la ferme de la Motte, premier chemin à droite". Le commandant arrive dans cette ferme en même temps que l'adjudant-major du 1er bataillon. Ils informent le colonel de la situation. Celui-ci, atterré, déclare "Vous voyez bien que le commandement est aux abois", puis, après quelques instants de réflexion, il donne l'ordre de se replier derrière le canal de Charleroi. Il avait envoyé auparavant son chef de bataillon adjoint au P.C. de la 1re D.I.M. à Malplaquet, mais une panne de voiture avait retardé cet officier qui ne revenait pas.

Il est 2 heures, le chef de bataillon met son Unité en marche comme prescrit. Il la devance, rattrape le colonel et se rend avec lui au P.C. de la D.I. à Malplaquet. Il n'y a plus personne et de même à Nivelles où se trouvait 1er C.A. (Corps d'Armée).

16 MAI 1940

La route est encombrée de fuyards et de véhicules divers. Le colonel et le chef de bataillon se hâtent vers le pont du canal où ils arrêtent les camions et en font descendre les hommes du régiment qui s'y trouvent.

Vers 11 heures du matin, le régiment est regroupé à Ecaussines. Le 3e bataillon a conservé les ¾ de son effectif. Les absents sont beaucoup plus nombreux au 1er bataillon et aux unités régimentaires. Le 2e bataillon, en réserve de division, n'a pas encore rejoint.

17 MAI 1940

Départ d'Ecaussines à l'aube pour Naast où on organise de vagues points d'appui. Dans l'après-midi, alerte, l'ennemi aurait forcé le canal de Charleroi faiblement tenu par une division de série B. Le bataillon, renforcé des motocyclistes, couvre la retraite du régiment sur Casteaux.

Arrivé dans cette localité, le bataillon reçoit l'ordre de former un bouchon à la lisière nord, face à Bruxelles. A peine les dispositions sont-elles prises que le chef de bataillon reçoit

l'ordre de retraiter par la route de Mons. Il fait nuit. Les véhicules, par deux et même trois de front, roulent lentement, mais sans interruption, vers le Sud.

L'infanterie doit se contenter des bas-côtés. Jamais, même aux pires jours de la guerre précédente, le chef de bataillon n'a vu de spectacle de cette nature. Pour la première fois, il commence à douter.

18 MAI 1940

A l'aube, le bataillon arrive à Jurbise. La division regroupée est chargée de tenir une position jalonnée par la voie ferrée. Le bataillon est en liaison à droite avec des Dragons, à gauche avec le 1er bataillon. La voie ferrée n'est pas un obstacle, le terrain est découvert et plat comme un billard, idéal pour les chars. Le front à tenir est très étendu, les armes anti-chars peu nombreuses. Ce n'est qu'un rideau que nous opposons à l'ennemi. Le chef de bataillon organise des points d'appui dans les maisons éparses de son quartier. Dans l'une d'elles, en bordure de route, il installe son P.C. Dans la soirée, il reçoit l'ordre de reculer le P.C. dans une mauvaise ferme située très en arrière dans des marécages. Heureusement, l'ennemi ne se manifeste pas. D'ailleurs, depuis le 15 mai, il ne donne pas signe de vie, même par ses avions.

19 MAI 1940

A 2 heures, le commandant reçoit un ordre de quatre pages, illisibles. Nous rentrons en France par Stambruges. La retraite étant couverte, en principe, par le G.R.D.I. (Groupe de Reconnaissance Divisionnaire). La marche est pénible, les hommes sont chargés, ils n'ont pas dormi depuis on ne sait quand, la chaleur est accablante. Les villages traversés, vides de leurs habitants, sont lugubres. A Bernissart, les camions du Train Régimentaire venus à notre rencontre se chargent de nous. Il faut se hâter car on attend notre passage pour faire sauter les ponts sur l'Escaut à Condé.

Le bataillon débarque à 14 heures à l'entrée d'Odomez, sur la route de Fresnes-sur-Escaut. Elle est couverte de réfugiés belges, hommes, femmes enfants… vision apocalyptique. Une puissante escadre croise dans le ciel bleu, elle ne bombarde pas.

Notre bataillon ainsi que le 1er bataillon qui se trouve avec lui, doivent recevoir de nouveaux ordres. Ces ordres n'arrivent pas. Les deux chefs de bataillon camouflent leurs hommes dans le bois du sud de la route. Eux, restent sur cette route, à côté d'un blockhaus… non armé et inachevé depuis 1939… Où est le colonel ? Ils n'en savent rien et s'impatientent. Une voiture du train régimentaire passe. Ils l'arrêtent et, par un officier qui s'y trouve, apprennent que le colonel **CURNIER** est à Escautpont. Les deux chefs de bataillon s'y rendent aussitôt et trouvent en effet leur chef dans l'école du village, en train de rédiger un ordre qui n'en finit pas.

Il nous donne verbalement l'ordre de ramener nos bataillon à Escautpont où sont les cuisines roulantes, d'y faire manger la soupe aux hommes et que l'ordre d'occupation nous arrivera pendant ce temps.

La nuit est arrivée quand l'ordre nous parvient. Le bataillon doit tenir l'Escaut, du pont de Buay où il sera en liaison avec un bataillon du 134e R.I. au cimetière d'Escautpont où il joindra le 1er bataillon de notre régiment.

Le P.C. de la 1re D.I.M., notre division, est à Saint-Amand-les-Eaux. Le P.C. du régiment est à la Fosse Lagrange et celui du bataillon est au lieudit Le Rocquignol, à la lisière de la forêt de Raismes.

L'installation sur cette nouvelle position a lieu de nuit, sans reconnaissance préalable. En fait, plutôt mal que bien, mais heureusement l'ennemi ne se manifeste pas.

20 MAI 1940

Dès l'aube, le chef de bataillon fait une reconnaissance détaillée de son quartier. Il s'efforcera d'établir une ligne de feux continue sur l'Escaut ou plus exactement sur le canal latéral qu'elle longe. C'est la ligne principale de résistance. Les soutiens sont sur le bras du vieil Escaut, la ligne d'arrêt à la lisière de la forêt de Raismes. Quelques blockhaus jalonnent cette position. Il y en a un notamment près du cimetière d'Escautpont, mais ils sont inachevés et non armés. Quelques canons de 75 sont embossés en antichars. Les maisons forment une ligne continue des deux côtés de la route de Valenciennes-Condé.

Cette position serait donc très forte si elle était bien tenue. Malheureusement la faiblesse des moyens ne permet que d'établir une ligne mince et discontinue.

Le lieutenant-colonel **ARDOUIN-DUMAZET** qui commande le 15e régiment d'artillerie nous soutenant, passe à mon P.C. Il est plein d'ardeur. C'est un plaisir que de l'entendre.

21 MAI 1940

Alerte à 2 h 30 du matin. Les Allemands auraient traversé l'Escaut vers Condé. A 9 heures, le fait se précise, l'ennemi menacerait la lisière nord-est de la forêt de Raismes. Ma IIe compagnie est envoyée d'urgence en renfort du 2e bataillon (commandant **BLANCHET**). En fait, il ne s'agit que de quelques automitrailleuses de reconnaissance qui n'insistent pas. La IIe compagnie m'est rendue. Dans la soirée, mon P.C. est transféré "au Vivier" sud-est d'Escautpont.

22 MAI 1940

Journée calme. Cependant une batterie d'artillerie attelée qui traverse Thiers est décimée par un avion qui la mitraille. Le chef de bataillon revenant en side-car d'une liaison avec son voisin de droite, est pris à partie, lui aussi, par un avion. Il doit s'abriter quelques instants dans une maison.

Dans l'après-midi, nous apprenons le remplacement de **GAMELIN** par le général **WEYGAND**. Cette nouvelle nous comble de joie. Nous pensons que tout va changer, qu'enfin nous allons attaquer. Notre espoir est d'autant plus vif que, peu après, nous recevons du général **de la LAURENCIE,** qui command le Corps d'armée, l'information suivante : "Le Boche est à bout, nous sommes à la veille d'une grande Victoire. Pour nous, il ne s'agit que de tenir, comme **FOCH** à la Marne, c'est ma seule ambition."

Au début de la nuit, des fantassins ennemis sont signalés au pont de Thiers, d'ailleurs détruit. Notre artillerie les bombarde toute la nuit.

23 MAI 1940

Journée très calme, sauf dans la soirée où l'ennemi semble attaquer à Fresnes-sur-Escaut. Nous avons des pertes au pont de Thiers.

Le chef de bataillon est chargé de commander un groupement constitué par son bataillon, le 3e, le bataillon **BOURON** d'Equipages d'Ouvrages et un escadron de Dragons portés. Nuit très calme.

24 MAI 1940

Le calme persiste. Le groupement, aux ordres du chef de bataillon, est dissous. Il n'a d'ailleurs jamais existé. Le chef de bataillon reprend le commandement direct de son 3e bataillon. Son P.C. est transféré au Trieux d'Escautpont.

25 MAI 1940

Nuit calme. Dans la matinée, quelques obus tombent sur le terril minier derrière le P.C. A droite, nous apercevons des fumées et des flammes au-dessus de Valenciennes.

26 MAI 1940

Nuit calme, mais à notre gauche, la bataille fait rage vers le 110e R.I. et le 43e R.I. L'ennemi a atteint la forêt de Raismes. En conséquence, un repli général est ordonné sur Saint-Amand vers 15 h 30. Ainsi nous décrochons en plein jour et, par miracle, sans casse grave. Le 3e bataillon est envoyé d'urgence au 43e R.I. qui a beaucoup souffert et dont il couvrira la retraite.

27 MAI 1940

A 2 heures du matin, nous traversons la Scarpe dont les ponts sautent derrière nous et, par Orchies, nous nous rendons à Verte Rue, près de Templeuve. Cette marche de nuit est très pénible. Les hommes arrivent très fatigués à Verte Rue. Ils se reposeront sous des arbres qui se trouvent là. Une puissante escadre ennemie nous survole sans bombarder. C'est à Verte Rue que nous apprenons que nous sommes encerclés et que Dunkerque est notre seul espoir. Le régiment a d'ailleurs comme point de destination Boescheppe, près du Mont-des-Cats. Le commandant connaît cette région où il a combattu en 1918.

Quelques Anglais sont dans le voisinage : ils nous informent qu'ils partent embarquer à Dunkerque… Ainsi, nos alliés nous abandonnent.

Dans la soirée, le colonel **CURNIER** fait embarquer les éclopés sur les camions vides des trains du régiment. Il les dirige sur Boescheppe qu'ils atteindront. La marche, en effet, sera longue et pénible, 50 kilomètres environ à parcourir, en partie de nuit.

A 20 h 30, la colonne à pied se met en marche, le 3e bataillon est à l'arrière-garde. Il contourne Lille par le Sud en pleine nuit. A l'entrée de Loos, la marche s'arrête. Le chef de bataillon, pour savoir ce qui se passe, se rend en avant. Bientôt, il trouve le colonel **CURNIER** discutant avec un officier d'un régiment voisin. Si l'on en croit cet officier, les Allemands intercepteraient la route. Le général **DAME** qui, à cet instant, arrive à pied à la tête de ses tirailleurs, paraît confirmer la nouvelle.

Ancestramil

Le commandant retourne à son bataillon. Il y est à peine arrivé qu'il est appelé avec sa troupe par le général **JENOUDET**, commandant l'infanterie divisionnaire, au lieudit Verbalet. Il est 5 heures. La plus grande confusion règne à Verbalet où il y a un peu de tout. Le général dit au commandant "Nous allons essayer de passer avec votre bataillon". Le commandant lance de suite sa 10e compagnie en avant-garde sur la route, il fait monter ses 9e et IIe compagnies dans des camions vides qui sont là abandonnés. Dans sa voiture, il suit l'avant-garde, immédiatement derrière lui, le général dans la sienne. Après quelques minutes de marches, des balles traceuses venant de gauche sont tirées sur la colonne. Le général et le chef de bataillon arrêtent leurs voitures pour voir d'où viennent ces balles et bientôt aperçoivent, en bordure du village proche, des chars allemands. Le général commande demi-tour, le commandant transmet l'ordre à son avant-garde qui se replie. Les 9e et IIe compagnies en camions foncent en avant. Elles traverseront deux ou trois barrages mais finalement seront arrêtées et prises.

Après cette aventure, le bataillon est réduit à une compagnie. Il est reconstitué de suite, si l'on peut dire, avec une compagnie de Génie et une compagnie de Tirailleurs. Il reçoit l'ordre de tenir le faubourg de Béthune, face à Lille. Le bataillon charge la compagnie de génie de barrer la route principale du faubourg, en construisant une solide barricade avec les pavés de la rue, et de défendre cette barricade et ses abords. La compagnie de tirailleurs organisera un réduit dans la maison d'habitation de l'usine **THIRIEZ**, située dans un jardin près de l'intersection de la rue principale avec une autre rue perpendiculaire. La 10e compagnie est envoyée sur la Deule par le colonel. Le P.C. du régiment est dans le presbytère de Loos, celui du bataillon deux maisons avant. Entre les deux, un poste de secours.

Le chef de bataillon récupère les vivres et les munitions des camions et voitures diverses abandonnés qui se trouvent là.

Une boulangerie du quartier, contenant un stock de farine, est mise en marche par des soldats boulangers du bataillon. Ces hommes travaillent nuit et jour pour assurer, à ce qui reste du régiment ou combat avec lui, 184 de boule de pain par jour et par homme. Les chevaux tués fourniront la viande, les jardins, les légumes.

La journée du 28 mai, dont les évènements viennent d'être énumérés, est calme.

29 MAI 1940

La journée, comme la veille, est relativement calme. Le soir, le directeur de la prison centrale libère ses pensionnaires. Nous sommes envahis par ces hommes vêtus de bure qui nous réclament des armes et du pain. La plupart se répandront dans Lille qu'ils pilleront consciencieusement, quelques-uns combattront courageusement avec nous. Nous sommes bombardés le soir. Les pertes sont sérieuses.

30 MAI 1940

Nuit calme après le bombardement, mais dès le matin bombardement et fusillade reprennent et s'intensifient. On a l'impression que le cercle se resserre autour de nous. Le colonel **CURNIER** charge le commandant de placer le bataillon du 134e R.I. Le commandant se rend à ce bataillon dont il trouve le chef près de l'usine Thiriez. Il lui transmet les instructions du colonel. A peine rentré à son P.C., le commandant doit le quitter à nouveau pour retourner au bataillon **MILON** qui n'a pas exécuté les ordres donnés. Au cours de ce déplacement, le chef de bataillon constate que les sous-sols des immeubles sont pleins de tirailleurs qui ne se battent pas, des hommes de la division d'infanterie de Clermont-Ferrand sont également

réfugiés dans des maisons à la porte desquelles ils ont arboré des chiffons blancs. Nos hommes du 1er sont indignés de cette conduite.

Dans l'après-midi, le colonel charge à nouveau le chef de bataillon de placer la compagnie **ANDREANI** dans un jardin près de son P.C. Le commandant est à peine revenu de sa mission qu'il apprend qu'**ANDREANI** a été tué par un obus. Peu après, c'est le commandant de notre 1er bataillon **Le COULTEUX de CAUMONT** qui est tué à son P.C. Ils seront tous deux enterrés dans le jardin du presbytère. Les blessés affluent au poste de secours où un unique médecin fait ce qu'il peut. Après un pansement très sommaire, il fait charger ses blessés dans des voitures qu'il dirige vers l'hôpital de Lille. Les Allemands laissent passer ces voitures qui reviennent avec des pansements donnés par l'hôpital, mais aussi avec des papiers remis par les Allemands et sur lesquels ils nous disent en substance : Rendez-vous sinon les bombardements redoubleront.

Le général, commandant le centre de Loos, transmet alors l'ordre suivant :

"Je suis heureux de féliciter les commandants des sous-secteurs, des quartiers, des points d'appuis et de l'artillerie pour la belle tenue au feu de leurs subordonnés…

… Ils ont repoussé avec succès toutes les attaques de l'ennemi et subi les bombardements les plus violents avec la plus belle crânerie et ont infligé à l'ennemi des pertes sérieuses. Ils continueront avec la même ardeur à conserver leurs positions jusqu'au moment où il n'y aura plus aucune cartouche à leur disposition. Le général commandant le centre de Loos est certain d'être entendu. Noblesse oblige".

Signé JENOUDET

Le colonel **CURNIER** ajoute à cet ordre : "La consigne est simple, tenir jusqu'à la dernière cartouche sur les emplacements occupés".

Il était 22 heures quand ces ordres parviennent au P.C. du bataillon. Un peu avant, un officier d'un bataillon voisin s'était présenté, demandant du pain pour 400 hommes. Le commandant lui répondit : "Vous avez 400 hommes, donnez-les moi". C'es hommes n'ont plus d'armes répliqua l'officier, ils ont cassé leurs fusils. S'ils n'ont plus d'armes, ce ne sont plus des soldats rétorqua le commandant. Je n'ai du pain que pour les combattants.

Dans la soirée, quelques éléments du 121e R.I. qui combattent avec nous, se rendent. Nos hommes sont outrés.

31 MAI 1940

Violents bombardements au cours de la nuit. Vers 6 heures, le tir ennemi redouble d'intensité. L'usine Thiriez brûle comme une torche. Trois à quatre cents civils, dont de nombreux enfants réfugiés dans les sous-sols de cette usine, fuient vers Lille. Les Allemands les laissent passer. Des avions lancent des tracts nous invitant à nous rendre sous peine d'anéantissement.

Sentant la fin prochaine, le commandant se rase (il veut finir en beauté) et mange une cuisse de poulet.

Vers 9 heures, le lieutenant **de VARAX** informe le commandant que le 1er bataillon est pris, que les Allemands s'infiltrent parmi les civils, approchent de la barricade qui n'est plus défendue. Le chef de bataillon, passant par les jardins derrière les maisons, va rendre compte au colonel **CURNIER**. Il passe près des tombes fraiches du commandant **Le COULTEUX** et

Ancestrami

du capitaine **ANDREANI**. Le général **JENOUDET** et le colonel **CURNIER** sont dans le sous-sol du presbytère. Au renseignement du commandant, le colonel répond :

"Alors tout est fini, vous êtes libre".

Le commandant remonte au rez-de-chaussée. Il y a dans le jardin du presbytère quelques soldats du P.C. Le chef de bataillon demande si parmi eux il y a un prêtre qui puisse donner l'absolution. Un soldat se présente et dit "Je sui prêtre, je vais sonner une absolution générale, que tous ceux qui veulent la recevoir se mettent à genoux"… spectacle émouvant, tous s'agenouillent pour recevoir l'absolution.

Le commandant rentre à son P.C. Il y retrouve ses fidèles, l'adjudant-chef **HARLET**, l'adjudant **LABALETTE**, ses agents de liaison. Il leur dit "Préparez-vous à être tués ou pris". Il remonte au rez-de-chaussée pour voir où en sont les choses. Il ouvre la porte du couloir qui donne sur la rue et se trouve nez à nez avec un Allemand qui brandit une grenade et lui crie "LOS". Derrière, un autre Allemand armé d'une mitraillette, une bande souple de cartouches autour du cou. En fait, deux colonnes par un d'Allemands longent les murs de chaque côté de la rue. Le colonel **CURNIER** et son état-major sont pris quelques instants plus tard. Un capitaine allemand tend la main au colonel **CURNIER** et déclare "Je vous félicite, vous vous êtes bien battu"…. Le colonel, très digne, n'accepte pas la main tendue. Le général **JENOUDET** qui a cherché à s'échapper dans une automitrailleuse n'ira pas loin : il sera pris peu après.

Chef et soldats sont amenés à quelques centaines de mètres dans la cour d'un centre médical. Les soldats doivent y déposer leurs armes. Les officiers peuvent garder leurs sabres et prendre une ordonnance. Vaines faveurs, des sabres, ils n'en ont pas, cette arme n'étant pas emportée en campagne et bientôt, ils seront séparés de leurs ordonnances et emmenés au premier étage d'un pavillon de la foire exposition de Lille.

Ainsi finit le 3^{e} bataillon du 1er R.I. Il avait mérité un sort meilleur. Il fut pris les armes à la main. Le réduit de la maison Thiriez a tenu jusqu'au soir, arrêtant l'ennemi et ne se rendant que sur l'ordre du commandement français.

Une capitulation, assortie des Honneurs de la Guerre, avait été acceptée par le général **MOLINIE**, commandant le Groupement des Divisions encerclées. Le bataillon n'en avait pas eu connaissance, c'est tant mieux, il a sauvé l'Honneur. Il a tenu jusqu'à la dernière cartouche, comme on le lui avait demandé. Il est resté fidèle à la devise de son régiment "***ON NE RELEVE PAS PICARDIE***" et à celle de son vieux drapeau :

PRAETERITI FIDES EXEMPLUMQUE FUTURI

"FIDELE AU PASSE, EXEMPLE POUR L'AVENIR"

Reproduction de l'original par le lieutenant-colonel **GERVAISE**, commandant le 3^{e} bataillon du 1er REGIMENT D'INFANTERIE en 1940.

****

Archives Nationales

ETAPES A PIED DU 15 AU 28 MAI 1940

Nuit du 15 au 16 :	de la voie ferrée Namur-Bruxelles à Ecaussines :	36 kilomètres
Nuit du 16 au 17 :	d'Ecaussines à Naast :	8 kilomètres
Nuit du 17 au 18 :	de Naast à Lens :	22 kilomètres
Nuit du 18 au 19 :	de Lens à Stambruges :	15 kilomètres
Nuit du 19 :	de Stambruges à Escautpont :	20 kilomètres
Nuit du 26 au 27 :	de Thiers à Verte Rue :	38 kilomètres
Nuit du 27 au 28 :	de Verte Rue à Loos :	13 kilomètres

L'étape prévue jusqu'à Boescheppe aurait été de 49 kms.

……. Comme quoi, des Fantassins, aussi motorisés qu'ils soient, doivent être entraînés à marcher à pied.

-oOo-

Réformé dans l'armé d'armistice, le 1er REGIMENT D'INFANTERIE en garnison à Issoudun, dans l'Indre, a préparé dès 1941 la lutte contre l'occupant. Magnifiquement commandé par le colonel **BERTRAND**, il est entré dans la clandestinité en novembre 1942 et, dès que 6 juin 1944, derrière son Drapeau, trois beaux bataillons portant l'écusson du 1er R.I. se sont regroupés et se sont battus : surgissant des fermes, des bois, ils vont, par des combats de guérilla incessants et coordonnés, s'acharner sur les troupes allemandes qui tentent de se replier vers l'Allemagne, les ralentir, les paralyser, puis les bloquer définitivement, pour aboutir le 11 septembre 1944 à la reddition d'une colonne ennemie de dix huit mille hommes dans la petite mairie d'Arcay.

Le 6 septembre 1944, le 1er REGIMENT D'INFANTERIE entrait dans Bourges, Drapeau et Musique en tête……

Le combattant malheureux de 1940 était vengé !

Ancestramil

Cette campagne devait valoir au 1er Régiment d'Infanterie sa cinquième Citation à l'Ordre de l'armée.

Ordre général n° 1600/C
en date du 30 octobre 1943,
du général de C.A. BRIDOUX
Secrétaire d'Etat à la Défense

LE 1er REGIMENT D'INFANTERIE

"Régiment d'élite qui, sous le commandement ferme et éclairé de son chef, le colonel CURNIER s'est distingué au cours des opérations de mai 1940 par sa volonté de vaincre et son esprit de sacrifice. En Belgique, sur la position à peine ébauchée de La Dyle, a résisté victorieusement le 15 mai 1940 aux premiers et rudes contacts ennemis. Dans la région de Condé-sur-Escaut, du 19 au 26 mai, a repoussé avec succès toutes les attaques adverses sous les bombardements les plus violents jusqu'à l'ordre de retraite sur Dunkerque. En cours de progression, complètement encerclé par un ennemi supérieur en nombre et puissamment armé, s'est battu héroïquement dans l'agglomération de Loos jusqu'à épuisement de ses moyens de défense, dans des combats violents allant pour certains jusqu'au corps à corps, éprouvant des pertes sensibles, dont celles des commandants des premier et deuxième bataillons tombés glorieusement en pleine action".

Ancestrami